

1

INTRODUCTION

Du rejet des autres à leur implication dans les dynamiques de changement social

Karsten Giese, Laurence Marfaing, Alena Thiel

Les relations entre la Chine et l’Afrique se sont développées de manière exponentielle depuis quelques décennies. Longtemps, la majeure partie des publications concernant ce que l’on appelle la « Chinafrique » se sont concentrées sur les perspectives macro-économiques et ont porté sur les conséquences de l’engagement chinois en Afrique. Les analyses des changements structurels au niveau macro ont été thématiques (Li, Osman and Emner 2013, Lin and Wang 2014), notamment en termes de développement économique (Hodzi, Hartwell and de Jager 2012, Østvold 2013) et culturel (King 2013, Huynh 2013, Ding and Xue 2015). Les études sur les relations politiques ciblent essentiellement les accords et les discussions concernant les relations économiques (Won & Zhu 2014, Ofodile 2013, Shinn & Eisenmann 2012, Pairault 2014), même si certaines tentent de mettre l’accent sur les relations sino-africaines dans une perspective historique, en minimisant en partie l’accusation de néo-colonialisme faite à la Chine (Chan 2013, Chau 2014, Zhang et al. 2014, Shinn & Eisenmann 2012) ou au contraire en la mettant vraiment en question (Mohan, Giles; Lampert, Ben et al, 2014). Beaucoup de travaux analysent l’impact des relations politico-économiques sur l’Afrique (Asongu & Aminkeng 2013, Geda, Mosisa & Assefa 2013, Dijk & Wamerdam 2015, Tang & Gyasi 2012, Drummond & Liu 2013). C’est dans ce contexte que les questions touchant l’exploitation des ressources naturelles

jouent un rôle important, notamment quand elles traitent des ressources minières (Alves 2013, Rupp 2013, Power, Mohan & Tan-Mullins 2012) ou du secteur agricole (Buckley 2013, Mbatu & Oti-so 2012, Bräutigam & Zhang 2013). Au niveau des relations internationales, les études se concentrent surtout sur les évolutions géopolitiques qui découlent de la présence chinoise en Afrique (Osundu 2013, Carmody, Hampwaye & Sakala 2012), et notamment, dans ce contexte, sur la position des USA et de l'Europe (Tull 2006, Kitissou 2007, Davies 2008, Taylor 2009, Southall & Melber 2009, Carmody 2011, Melber 2013, Hanauer & Morris 2014) et sur l'inconditionnalité des politiques d'aide au développement de la Chine qui n'est pas sans défis pour le monde occidental (Cooke 2008, Brautigam 2009, Southall & Melber 2009, Hackenesch 2011, Pratyush 2013).

A côté des relations entre les Etats d'Afrique et la Chine, les échanges commerciaux ont également fasciné médias et chercheurs. Effectivement, la Chine et l'Afrique sont les deux faces complémentaires d'une même pièce, représentant une sorte de mondialisation commerciale par le bas. On le sait, depuis une quinzaine d'années maintenant, nombreux sont les petits entrepreneurs chinois qui se sont installés en Afrique. Ce qui est moins connu, est que, dans ce même laps de temps, un grand nombre d'entrepreneurs africains ont choisi la Chine pour y chercher des opportunités d'affaires.

Depuis quelques années, la présence des petits entrepreneurs chinois dans les sociétés africaines et des Africains en Chine, qui est resté longtemps peu étudiée, a fait petit à petit l'objet de plus d'attention.

Les études se concentrent notamment sur les acteurs en présence, les réseaux et les institutions (Bräutigam 2013, Mohan & Tan-Mullins 2009, Haugen 2013b; Müller & Wehrhahn 2013, Marfaing & Thiel 2015, Giese 2015). Elles viennent enrichir celles traitant d'autres facteurs permettant des mobilités transnationales : les attitudes personnelles (Bredeloup 2013); les types d'affaires (Cissé 2013), ou l'agencement de l'espace en fonction des pratiques dans les affaires (Dittgen 2015).

Parmi ceux qui entre-temps se concentrent sur l'Afrique, et que nous ne pouvons prendre en considération que de manière limitée et uniquement en nous concentrant sur le propos de cet ouvrage,

quelques auteurs ont étudié la façon dont les communautés chinoises s'adaptent aux conditions locales (Harrison, Moyo & Yang 2012; Men 2014; Arsene 2014) ; comment certains enrichissent leurs relations sociales (Lam 2015) ou contournent la corruption locale (Xiao, 2015). Khan Mohammad (2014) montre comment, en l'absence de relations diplomatiques officielles entre la Chine et le Burkina Faso, le monde des affaires devient plus facile. L'utilisation des biens de consommation chinois a également suscité des intérêts (Chappatte 2014 sur le Mali ; Marfaing 2015 sur la sous-région sénégalaise). Si la présence chinoise est toujours porteuse de conflits en Afrique, beaucoup de travaux observent les négociations et les interactions comme un potentiel d'enrichissement mutuel dans des pays donnés ; notamment au niveau des relations de travail que les Chinois entretiennent avec leurs employés (Giese & Thiel 2012 ; Giese 2013) et les interactions qui s'ensuivent dans la vie quotidienne, conviviales ou non (Giese & Thiel, 2015a et 2015b pour le Ghana, Lampert & Mohan au Nigéria, 2014 ; Schmitz, 2014 en Angola).

Les études sur la présence des Africains en Chine n'est pas en reste. Xu (2012, 2013), Li et al. (2013), et Pan et Yuan (2013) dépeignent la communauté africaine, notamment à Guangzhou, comme une enclave ethnique, alors que Bork-Hüffer et al. (2014) se concentrent sur l'urbanisation et la commercialisation, et Marfaing & Thiel (2011 ; 2014) ciblent les activités et tentent des catégorisations possibles des acteurs. Chen (2012) avait déjà élargi le thème et comparait le réseau social, la mobilité et l'intégration – et par là la ségrégation – entre les Africains à Guangzhou et d'autres résidents non chinois à Yiwu, tandis que Wen (2012) identifiait les domaines dans lesquels les Africains de Guangzhou s'intègrent ou au contraire se démarquent de leurs hôtes et que Haugen (2013b) observe l'agencement de l'espace par ces communautés africaines, notamment sur le plan religieux. Grâce à une approche quantitative, Liang (2013) explore la corrélation entre les irrégularités en matière d'immigration des commerçants africains et leur capital social en Chine en prenant comme variables des éléments tels que l'éducation, l'âge, l'origine ethnique, et l'activités et leurs vulnérabilités juridiques et socio-économiques spécifiques. Enfin, Bodomo, sociolinguiste (2012), donnait un aperçu général des communautés africaines dans plusieurs villes de la Chine établi sur la base de

questionnaires et d'entretiens et défendait l'hypothèse, à savoir que ces communautés agissent comme des « passerelles » vers les communautés d'accueil. Alors que Mathews et Yang (2012) avaient conclu que la grande majorité des commerçants africains à Guangzhou et à Hong Kong montraient peu d'intérêt à la Chine au-delà de leurs intérêts économiques bien particuliers, Mathews révisé aujourd'hui son jugement en ce sens (cf. infra).

En travaillant sur les petits entrepreneurs chinois et africains, nous avons couvert certains de ces thèmes tout en prenant en compte la longue liste de ces travaux¹. Nos recherches ont tout d'abord mis en évidence les interactions et les relations qui se tissaient entre les petits entrepreneurs chinois et africains à l'exemple de celles des marchés de Makola à Accra et du Centenaire à Dakar. Si nos premiers résultats avaient conclu à l'époque à peu d'interactions entre ces groupes spécifiques d'acteurs, nous avons toutefois constaté une dynamique au niveau des stratégies d'adaptation des populations locales à la présence chinoise dans ces lieux bien définis. Les importations de marchandises de Chine ont permis l'émergence d'une classe moyenne et ont transformé les manières de vivre et de consommer des populations locales. Nous avons ensuite suivi nombre d'entrepreneurs africains en Chine, à Yiwu et Guangzhou ; nous avons tenté de les catégoriser, en reconnaissant les différences de stratégies des différents types de commerçants et pu constater le maintien des réseaux qui se tissent sur leurs parcours d'affaires. Puis, nous nous sommes intéressés à l'impact et aux processus de traduction de leur expérience de Chine

1. Ces projets sont financés par la Fondation allemande de la Recherche (Deutsche Forschungsgemeinschaft DFG) ; Entrepreneurial Chinese Migrants and Petty African Entrepreneurs: Local Impacts of Interaction in Urban West Africa (Ghana and Senegal) (<http://www.giga-hamburg.de/de/projekt/entrepreneurial-chinese-migrants-and-petty-african-entrepreneurs-local-impacts-of>) et West African Traders as Translators Between Chinese and African Urban Modernities (<http://www.giga-hamburg.de/de/projekt/west-african-traders-as-translators-between-chinese-and-african-urban-modernities>) ainsi que par le programme de recherche plus vaste dans lequel s'inscrit cette recherche: Adaptation and Creativity in Africa - Technologies and Significations in the Production of Order and Disorder (<http://www.spp1448.de/projects/translating-urban-modernities/>) ainsi que les publications qui en découlent (<http://www.spp1448.de/projects/entrepreneurial-chinese-migrants/project-output/project-publications/>).

à leur retour au Sénégal et au Ghana – tant dans leur quotidien, leurs modes de vie que dans la gestion de l'entreprise.

Parallèlement, de par la présence africaine en Chine, nous avons pu constater des stratégies déployées par des groupes sociaux marginalisés (par exemple, des migrantes de l'intérieur ou encore des Ouïghour ou des Hui), notamment au niveau de leur mobilité sociale.

C'est à cet endroit que nous avons décidé de nous concentrer plus intensivement sur les changements sociaux, de comportement et de pratiques observés et décidé d'organiser un atelier de travail à Dakar en janvier 2013 : « Interactions sud-sud et globalisation – petits entrepreneurs chinois en Afrique et africains en Chine »² qui se voulait être un forum de discussion sur les recherches en cours. Par une approche pluri-disciplinaire et sur la base d'études empiriques, nous voulions comparer des conclusions, des hypothèses d'interprétations concernant les expériences quotidiennes des entrepreneurs chinois en Afrique et africains en Chine, de la réalité sociale de l'interaction entre eux et la société de résidence. Nous voulions également discuter des questions concernant l'organisation sociale et économique, les perceptions mutuelles de l'autre, l'inclusion ou l'exclusion sociales, les participations aux dynamiques locales en cours ainsi que des éventuels conflits économiques ou sociaux et de leur dimension politique. Il s'agissait par là de cerner des pistes de changements en rapport avec la présence chinoise dans les sociétés d'Afrique et le potentiel d'innovation qu'elle suscite. Dans cet ouvrage nous présentons une partie des communications des participants, retravaillées à la lumière de nos discussions d'alors et bien évidemment des recherches de terrains ultérieures³.

-
2. Celui-ci a été financé par le programme de recherche Point-Sud de la DFG. Cf. Notre rapport de cet atelier de travail qui s'est tenu à Dakar du 20 au 24 janvier 2013 : <http://www.point-sud.org/images/stories/pdf-2013/2012-2013%20Migrants%20chinois.pdf>
 3. D'autres communications ont été publiées dans des numéros thématiques du *Journal of Current China affairs*, notamment vol. 44, n° 1 (2015) : The Chinese Presence in Africa: A Learning Process (<http://journals.sub.uni-hamburg.de/giga/jcca>) et vol. 43, n° 1 (2014) : Understanding Chinese–African Interactions in Africa (<http://journals.sub.uni-hamburg.de/giga/jcca/issue/view/104>)

Comme nous observons depuis le début de nos investigations sur le sujet, en Chine comme dans les pays africains à l'exemple du Ghana et du Sénégal, que les relations entre Chinois et Africains ont changé leurs perceptions mutuelles, mais surtout que ces relations entraînent des changements au niveau des comportements, que ce soit dans le quotidien, dans les affaires ou dans les relations de travail, nous avons intitulé ce chapitre d'introduction : « du rejet des autres à leurs implications dans les dynamiques de changement social », pour bien montrer que, depuis les manifestations xénophobes des années 2000 dans les villes africaines, et l'incompréhension mutuelle dans les villes chinoises et la mise en avant de stéréotypes ravageurs, bien des choses avaient changé.

En Afrique ou en Chine, l'arrivée et le quotidien de ces nouveaux « autres » dans un environnement local donné a ouvert des opportunités – d'affaires en général – et produit des attitudes créatrices pour contrer des habitudes de l'ailleurs ou au contraire se les approprier en les adaptant aux besoins personnels ou à l'environnement local. L'expérience de l'ailleurs a influencé des modes de vie et de vivre, et a provoqué des désordres suivis de réagencement de l'espace et des normes. Sans doute est-il prématuré de parler de changements sociaux, mais il est sûr que certains d'entre eux se dessinent que seul le temps confirmera.

Les études produites dans cette rencontre sino-africaine ont utilisé des concepts tirés de la migration ou des études sur la globalisation que nous avons-nous-mêmes repris, sans doute par facilité, mais qui aujourd'hui nous paraissent inexacts pour décrire les phénomènes en cours. Il s'agit surtout du terme de « migrant » pour qualifier nos interlocuteurs, et de celui de Sud-Sud pour évoquer cette relation entre l'Afrique et la Chine. Effectivement beaucoup d'études sur les Africains en Chine ou les Chinois en Afrique, parlent de migration, de migrants (Cissé 2013, Bredeloup 2012, Dittgen 2010, Li et al. 2008), voire d'immigrants ou d'espace de migration quand ils évoquent les lieux où il sont censés résider (Le Bail 2009) ou encore de migration Sud-Sud (Cissé 2013). Vouloir classer les acteurs que nous venons de décrire uniquement dans la catégorie de migrants, comme des gens qui résident temporaire-

ment dans un pays dans lequel ils ne sont pas nés⁴, sous prétexte qu'ils sont dans une logique de mobilité spatiale, est peu satisfaisant. Cela ne nous informe en aucun cas sur leurs statuts, leurs activités et les stratégies qu'ils développent en tant que personnes résidant dans un environnement étranger. Si ces hommes et femmes d'affaires partent à l'étranger pour travailler, leurs activités ne correspondent guère à ce que l'on pourrait classer dans la catégorie « migration de travail » qui en général stipule un emploi⁵. D'ailleurs Bredeloup et Bertoncello (2009) ne s'y sont pas trompées en parlant de « migrant-entrepreneur », ou encore Coloma (2010) de « commerçant itinérant » ou encore de « commerçant aventurier » et enfin Tarrus a développé le concept de « transmigrants » et de « cosmopolitismes migratoires » (2010). En ce qui concerne les hommes et femmes d'affaires africains, si nous sommes bien dans des stratégies de mobilité et d'expansion géographiques dans l'objectif d'un développement des affaires, nous ne sommes pas dans des stratégies de migrations (ouest)-africaines où la migration fait partie d'une culture dite de mobilité, ou des villages entiers ou des familles entières cotisent pour envoyer à l'étranger celui qu'ils ont désigné et qui sera chargé de réinvestir dans le lieu d'origine (Marfaing 2011). Les entrepreneurs chinois en Afrique ont dans leurs stratégies économiques transnationales des logiques de mobilités similaires. Ce n'est pas non plus parce qu'ils sont très mobiles que l'on peut en faire systématiquement des « migrants ». Pratiquement aucun d'eux ne voit son passage dans le pays africain où il réside, comme une chance d'installation ou d'investissement à long terme pour les générations à venir, contrairement sans doute à ce que l'on pourrait attendre des Chinois se rendant en Europe. Les Chinois restent en Afrique, tant qu'ils peuvent écouler leurs marchandises avec un bénéfice subséquent. Commerçants ou prestataires de services ont uniquement en com-

4. Définition UNESCO: « Le terme migrant peut être compris comme toute personne qui vit de façon temporaire ou permanente dans un pays dans lequel il n'est pas né et qui a acquis d'importants liens sociaux avec ce pays » http://www.unesco.org/most/migration/glossary_migrants.htm.

5. Cela, même si quelques entreprises chinoises en Afrique ou africaines en Chine emploient des ressortissants de leur pays d'origine temporairement comme employés ou comme stagiaires, parfois dans le cadre de la famille élargie.

mun un esprit d'entreprise particulièrement développé. Migrants temporaires (*sojourners*) (Cf. Giese infra) ; ils explorent le terrain à la recherche d'opportunités, mais sans vouloir – ou pouvoir – réellement se fixer.

Quant au terme de « Sud-Sud » pour parler des mobilités des commerçants et hommes et femmes d'affaires africains en Chine ou chinois en Afrique, il demande sans doute des précisions et semble s'avérer inexact. Traduit-il une description géographique ? géopolitique ? une volonté politique de s'opposer aux études sur les subalternes et la période coloniale, et de prendre sa revanche sur le « développement inégal » entre le Nord et le Sud (Amin 1989) ? Met-il l'accent sur la place et le rôle de la Chine en Afrique en opposition à ceux de l'occident (cf. notamment Polet 2007 ; 2010). Dans la littérature anglophone, les termes de Sud-Sud et de Sud global sont synonymes, même si on a tendance à plus utiliser le premier dans le contexte des relations commerciales des pays en voie de développement, alors que le second est plus connoté avec le passé colonial (Dados ; Connell : 2012 ; Grovogu, 2011 ou Thérien 1999). Encore faudrait-il définir ce que l'on désigne sous le label « Sud » ; que l'on se réfère à la Banque mondiale, aux Nations Unies, à l'OMC ou encore à l'UNDP, les définitions et les critères de classement divergent (Ratha & Sow 2007 ; ACP Observatory on Migration, 2009 ; Audet 2009 : 118-119 ; Dados & Connell 2012). Enfin, que dire de la Chine comme pays du Sud ? La Chine, 2^{ème} puissance économique mondiale, classée dans les BRICS comme pays émergent et comme pays du « Sud » dans le contexte de l'OMC, a un droit de veto à l'ONU. Les opinions divergent aussi parce que, depuis Bandung en 1955 où la Chine défendait les intérêts géopolitiques du Sud, le cours de l'histoire a changé et si une grande partie de la population chinoise reste pauvre, ce qui réduit fortement le PIB/habitant, il est difficile d'assimiler globalement la pauvreté de certains pays africains à celle de la Chine. Par ailleurs, il reste à déterminer ce que cette notion apporte pour notre propos : la mobilité des hommes et femmes d'affaires chinois et africains entre la Chine et l'Afrique. Mais l'argument le plus important sans doute est que, dans notre étude, la Chine reste pour les entrepreneurs africains une escale parmi d'autres dans des stratégies d'expansion dues aux conditions économiques qui intègrent une démarche internationale et visent

avant tout le profit économique entre l'Europe, les USA, le monde arabe ; ou encore en Asie du Sud Est, à Hong Kong ou à Bangkok (Marfaing & Thiel à paraître). C'est à cet endroit que le modèle Sud-Sud ou Sud global se dissout de lui-même. Si l'on considère les petits entrepreneurs chinois et africains, ils se rencontrent dans des lieux bien spécifiques en Chine et plus encore en Afrique. Il se côtoient en tant que vendeurs et clients de produits industriels chinois : le marché africain est concerné par un groupe bien particulier de marchandises issues de cette production. Dans l'esprit de ces interlocuteurs, les catégories comme Sud-Sud ou Nord-Sud ne jouent aucun rôle. Leur rencontre est dictée par leurs intérêts économiques mutuels et se place au-delà de ces hiérarchies politico-économiques globales : la production industrielle chinoise permet à l'Afrique l'accès à des produits du Nord reformatés à son pouvoir d'achat et à ses besoins. Peut-on dire qu'il s'agit d'une adaptation au marché africain dans un contexte Sud-Sud ? ou d'une relation Nord-Sud parce que les produits industriels chinois du Nord sont livrés dans le Sud ou que les Chinois se fournissent en matières premières en Afrique ? On voit bien que ce paradoxe issu de catégories et d'intérêts extérieurs n'a aucune signification pour les personnes concernées.

Le titre de cet ouvrage, « Entrepreneurs africains et chinois. Les impacts sociaux d'une rencontre particulière », casse l'image figée de la « chinafrique » et tente de sortir de la dichotomie. Cela nous permet également de contourner les termes habituels « Chinois en Afrique » ou « Africains en Chine » et ainsi d'exprimer l'hétérogénéité des acteurs, la diversité des pratiques et des trajectoires comme leur adaptation permanente à des contextes en évolution permanente.

Dans cet ouvrage, nous présentons donc une perspective que nous voudrions nouvelle. Elle est issue d'un riche corpus d'études empiriques menées ces dernières années dans des lieux très divers en Afrique comme en Chine par des chercheurs juniors et seniors, originaires de divers horizons géographiques et disciplinaires, en vue de considérer les incidences de cette rencontre sino-africaine sur les transformations sociales dans les sociétés concernées. Des études encore pour la plupart en cours mais qui, à l'occasion de cet ouvrage, s'arrêtent pour faire le point.

Nous verrons comment ces entrepreneurs - incarnant la mondialisation par le bas dans leurs pratiques économiques transnationales – sont des sujets et des porteurs de transformations, tant dans les sociétés africaines que chinoises, dans des domaines aussi divers que l'évolution des normes et des pratiques, les stratégies pour l'accès aux ressources économiques et sociales, les habitudes de consommation, la mobilité sociale, individuelle ou collective, ou enfin leur influence sur les modes, les goûts et les manières de vivre. Nous proposons un ouvrage où la mobilité de nos interlocuteurs, des commerçants, des entrepreneurs, des hommes et des femmes d'affaires n'est plus considérée uniquement dans la perspective d'une intégration dans une société autre, mais où la présence et même la rencontre des uns et des autres, ici ou ailleurs, deviennent un phénomène porteur de transformations sociales – dans le sens du concept d'adaptation (Behrends, Rottenburg, Park 2014 : 1-41) -, dans les lieux d'investigation et de circulation de ces petits entrepreneurs transnationaux.

C'est ainsi que nous avons divisé cet ouvrage en trois parties, toutes les trois mettant en scène des « Autres », ou la production des autres, confrontés à un lieu donné. Ces « Autres » sauront s'adapter, percevoir les influences et seront confrontés à des changements structurels ainsi créés.

Cet ouvrage s'ouvre avec la première partie : « Les autres dans l'ailleurs : opportunités de mobilités sociales », sur le potentiel de mobilité sociale constaté ou vécu au sein même du groupe des petits entrepreneurs qui saisissent la chance/l'opportunité de mener leurs affaires à l'étranger. Comment cette initiative se transformera en réussite/mobilité sociale et comment celle-ci est susceptible à son tour d'influencer les gens et les lieux auxquels elle est confrontée. Katy Lam illustre ce propos en nous présentant des laissés pour compte du grand chamboulement socio-économique chinois qui ont su saisir des opportunités locales au Ghana pour, grâce à leur capacité à entretenir et à profiter des relations locales, créer un capital et ainsi réaliser leur promotion sociale en contexte étranger. Indépendamment du thème traité, l'originalité de son étude est qu'elle cible un groupe de ressortissants peu traités dans la recherche, qui focalise souvent sur les commerçants des « quartiers chinois » émergeant dans les marchés urbains africains, celui des entrepreneurs chinois indépendants. Naima Topkiran va ensuite nous emmener au

Niger et cibler également un groupe de Chinois rarement étudié en tant que tel : celui des femmes. Elle analyse leur parcours de mobilité tout en évitant de faire de ces femmes un groupe homogène puisque tant leurs origines, leur éducation ainsi que leurs activités sont diverses. Ce qui les rassemble est leur présence à Niamey et son sujet d'analyse sera en quoi cette immersion en milieu nigérien influencera les rapports de genre, les rapports familiaux et enfin leur statut social. Gordon Mathews, lui, nous amène en Chine, à Guangzhou, et fera un travail similaire en ciblant les Africains en tant que médiateurs culturels et bâtisseurs de ponts entre la Chine et l'Afrique dans un milieu où d'une part, les relations entre les personnes sont limitées au minimum : les affaires, et d'autre part où les stéréotypes et préjugés sont profonds. L'auteur pourtant nous montre comment avec le temps ils démontent ce mur d'incompréhension mutuelle et comment, pionniers, ils ouvrent ainsi la voie d'une influence africaine en Chine. Yoon Park étudie de son côté les vagues d'arrivées chinoises en Afrique du Sud à partir du 15^e siècle dans un voyage forcé. Les premiers arrivants chinois, en général réduits au travail forcé, ont pu trouver des niches d'installation tout en cultivant leurs origines chinoises. Une seconde vague a été recrutée par la colonisation pour palier au manque de main-d'œuvre locale lors de la libération des esclaves africains. Les parallèles qui existent entre ces premières arrivées, leur rejet par les populations locales, leur hétérogénéité masquée par ce vocable « les Chinois », leur potentiel à chercher les niches d'investissement dans la confrontation avec les potentialités locales et les influences et réalisations qui s'en sont suivies, perceptibles au fil du temps jusqu'à ce qui se passe aujourd'hui depuis les années 2000, sont porteuses de nombreuses leçons.